

Messe de la nuit de Noël

Transformer l'attente en espérance

Évangile selon saint Luc, chap. 2 : *Quand le temps où Marie devait enfanter fut accompli, elle mit au monde son fils premier-né ; elle l'emballota et le coucha dans une mangeoire, car il n'y avait pas de place pour eux à l'hôtellerie. Dans la région de Bethléem, il y avait des bergers qui passaient la nuit dans les champs pour garder les troupeaux. L'ange du Seigneur se présenta devant eux, et la gloire du Seigneur les enveloppa de sa lumière. Ils furent saisis d'une grande crainte. L'ange leur dit : « Ne craignez pas, car voici que je vous annonce une grande joie pour tout le peuple : Aujourd'hui, dans la ville de David, vous est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe qui vous est donné : vous trouverez un nouveau-né emmaillotté et couché dans une mangeoire. » [...] Les bergers se dirent entre eux : « Allons jusqu'à Bethléem et voyons ce qui est arrivé et que le Seigneur nous a fait connaître. Il y allèrent en hâte et trouvèrent Marie, Joseph et le nouveau-né couché dans la mangeoire. Après avoir vu, ils firent connaître ce qui leur avait été dit de cet enfant. »*

Nuit de Noël ! Nuit où le temps se concentre en un point. Ce point n'est pas comme celui de la géométrie, censé être sans dimension ; ce point est un moment de la vie où chaque instant est le fruit de son passé et une ouverture sur l'avenir. C'est ainsi que les parents regardent leur enfant : dans un même regard, ils portent attention à ce qu'il était, à ce qu'il devient et à ce qu'il doit être. Ainsi de tout instant de notre vie : passé et futur s'y croisent dans un seul instant fugitif et fugace, l'insaisissable présent. Ainsi en cette nuit, les bergers sont le fruit d'une longue histoire, ici évoquée par la rapide mention de « Bethléem, ville de David ». Cette longue histoire commença jadis avec Abraham ; elle eut son apogée avec David et son fils Salomon. Si elle avait connu ses avers et ses revers, les gens de Bethléem n'avaient pas oublié la grandeur de celui qui était né dans leur ville et qui comme eux avait été berger avant de devenir roi. Cette mémoire était habitée par une promesse : un jour viendrait où, dans la descendance de David, apparaîtrait le fils promis, celui qui introduirait le peuple dans la paix et serait reconnu « fils de Dieu ». Il n'est pas indifférent que le récit de l'évangile nous dise qu'ils veillaient. Les bergers étaient des veilleurs, entendons bien ; certes, ils protégeaient leurs troupeaux des loups et autres prédateurs, mais plus encore ils étaient de ce peuple qui attendait la venue de ce roi promis par Dieu dans les Écritures fondatrices de leur identité de peuple élu. Leur vie se déroulait selon le dynamisme d'une promesse. Ils attendaient.

Attendre ! C'est là un trait décisif de la vie humaine. Enfant, on attend le moment où on sera une grande personne responsable ; adolescent, on attend le temps de l'indépendance ; jeune, on attend du travail, un métier, le moment de fonder une famille ; parent, on attend ses enfants et on porte le souci de leur avenir. Plus le temps passe, plus cette attente prend une dimension pathétique. On peut aussi fuir cette attitude et se divertir dans le bruit et la frénésie pour oublier, à force d'avoir été déçu. Les bergers, fils d'Abraham, de Bethléem ville de David, attendaient de Dieu la réalisation de la Promesse. Ils étaient tournés vers l'avenir.

Or voici que cette nuit, quelque chose a changé. Les bergers ont reçu une annonce : Dieu tenait promesse. Hommes réalistes, ils sont allés voir ce qui leur avait été dit par les envoyés de Dieu. Ensuite ils ont raconté ce qui leur a été dit de cet enfant. Nous pourrions en rester là et nous réjouir que grâce à eux nous célébrons cette nuit de Noël. Ce serait passer à côté d'une grande lumière pour notre propre vie, en ne voyant pas que cette nuit les bergers

sont nés à l'espérance. Ils ont reçu le message et ils ont vu l'enfant dans la crèche ; ils sont passés de l'attente à l'espérance. Ils sont passés de l'attente à l'espérance. Le mot « attente » désigne un espace-temps vide ; le mot « espérance » évoque lui aussi un espace-temps, mais celui-ci est habité. Si tout est chronologiquement pareil, tout est changé : désormais l'espace et le temps sont habités. Si attendre c'est avoir un espace pour son désir, espérer c'est le même espace rempli d'une présence.

Il en va de même pour nous qui sommes là cette nuit. Comme les bergers, quel que soit le mode de notre vie, nous sommes dans l'attente, pour nous, pour notre famille, pour notre travail, pour nos engagements sociaux, politiques ou religieux. Avec eux, nous recevons l'attestation que Dieu a tenu promesse dans la ville de David. Nous recevons sa parole et ainsi nous ouvrons notre vie à sa présence. Tel est notre Dieu : celui qui tient parole.

Nous sommes pris dans le flux du temps, mais tout est changé car en ce que nous vivons il y a une présence : notre attente est devenue espérance. Tel est le sens de notre prière en cette nuit. Nous sommes le peuple de l'espérance. Nous ne sommes ni comblés ni rassasiés, mais nous sommes riches des points d'appuis donnés par Dieu. Nous sommes des êtres de désir, désirant d'un désir passé par le feu de la purification. Nous sommes pauvres, ayant renoncé aux compromissions qui permettent les succès mondains, car nous avons renoncé aux mensonges du pouvoir, devenus libres pour partager le secret de Dieu. Notre attente est ainsi devenue espérance ; elle est habitée par une présence, celle qui est apparue dans à Bethléem, quand Dieu a commencé de réaliser sa promesse, la promesse d'un salut universel. Dans la ville de David, oui vraiment, un Sauveur nous est né !

Messe du jour de Noël

La source de toute vie

Évangile selon saint Jean, chap. 1 : *« Au commencement était le Verbe et le Verbe était Dieu. [...] Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut de ce qui est advenu. En lui était la vie et la vie était la lumière des hommes. Et la lumière dans les ténèbres brille, et les ténèbres ne l'ont pas saisie. [...] Dans le monde il était, et le monde fut par lui, et le monde ne l'a pas connu. Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à tous ceux qui l'ont reçu, à tous il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. [...] Et le Verbe s'est fait chair. Et il a planté sa tente parmi nous. Nous avons contemplé sa gloire, gloire qui lui vient du Père comme unique-engendré plein de grâce et de vérité. »*

Cette nuit nous étions avec les bergers allant de leurs pâturages à la crèche où était l'enfant Jésus, le fils de David, dont la naissance accomplissait les Écritures. Dans la lumière du jour, nous venons de lire une grande proclamation, la première page de l'évangile de Jean, appelée habituellement prologue. Elle est comme une ouverture au sens musical du terme : elle met en appétit d'entendre la suite, mais elle est aussi une récapitulation. Ce prologue ouvre notre regard sur l'horizon le plus vaste qui soit puisqu'il s'agit de « tout ». Le ciel et la terre, le visible et l'invisible, tout ce qui vit, tout ce qui est donné à notre observation et à notre étude, tout ce que pouvons imaginer et même au-delà. Cette totalité est accueillie dans les religions comme un acte du créateur. Mais il y a ici davantage. La grande proclamation ne

se contente pas de dire que le monde a été créé, comme le font les philosophes, elle en dit la source : un acte d'amour qui rayonne et qui est lumière.

La grande proclamation du jour de Noël n'a pas été écrite par un visionnaire ni par un prophète-utopiste, comme il y en a tant. Elle a été écrite par un apôtre, c'est-à-dire par un témoin qui paie du prix de sa vie la vérité qu'il annonce. Jean a bien conscience d'être le porte-parole de ceux qui disent avec lui « ce que nous avons vu de nos yeux, entendu de nos oreilles, touché de nos mains, nous vous l'annonçons » (1 Jn 1,1). Il témoigne de l'envoyé de Dieu qui a donné le vin des noces, nourri la foule dans le désert, fait marcher le paralytique, voir l'aveugle-né... Il témoigne de la bonne-puissance qui émanait de cet homme. Il ne se fait pas seulement le chroniqueur d'une belle histoire ; il nomme la source cachée, celle qui est tout à la fois lumière et vie. Il parle de celui qui est l'intime du Dieu vivant, l'éternel fruit de son amour, le Fils unique.

Plus encore. La grande proclamation qui ouvre l'évangile de Jean n'est pas seulement un mouvement vers l'infini de la beauté, de la sagesse, de la pureté ou de la grâce. Elle est un regard lucide sur notre monde qui est soumis à l'empire des ténèbres. Ténèbres de la famine, du chômage, de la guerre, du manque de raisons de vivre... Attention cependant ! En désignant ces ténèbres Jean ne fait pas le procès des autres. Il sait qu'elles sont en tout être humain. Si les djihadistes occupent le devant de la scène, ils ne sont pas les seuls à vivre dans la haine. En tout homme est tapi le goût du mal, même s'il reste latent. Nous savons nos résistances, nos esquives ou nos refus à la lumière, à raison de ce qui est en nous et que les psychologues appellent l'« instinct de mort » et que l'Apocalypse présente comme figure bestiale. C'est à elle que s'oppose celui qui se désignait comme le « Fils de l'homme ». Le combat fut terrible ; les ténèbres ont cru qu'elles avaient gagné quand fut crucifié le « Fils de l'homme ». Mais comme il avait donné sa vie, comme il avait vécu en solidarité avec les plus malheureux parmi les victimes du monde, il a pris la tête de l'humanité nouvelle. L'amour de Dieu allé au point extrême du malheur a fait de la croix la source d'un monde nouveau. Par cette communion d'amour le Fils ressuscité a pris la tête de l'humanité nouvelle et ainsi fondé le royaume de Dieu tant attendu.

La grande proclamation qui ouvre l'évangile de Jean est un cri de victoire. En dressant sa tente parmi nous, Jésus a instauré une autre manière d'être, celle qui permet d'être pleinement humain ; non seulement la belle humanité, celle des sciences, de la philosophie ou des religions naturelles, mais le partage de la vie même de Dieu. « A ceux qui l'ont reçu, il a donné pouvoir de devenir enfant de Dieu ». Buvons à cette source !

Dominicaines des Tourelles, Noël 2015
Jean-Michel Maldamé

Baptême du Christ **L'Esprit de miséricorde**

Évangile selon saint Luc, chap. 3 : En ce temps-là, le peuple venu auprès de Jean-Baptiste était en attente et tous se demandaient en eux-mêmes si Jean n'était pas le Christ. Jean s'adressa à tous : « Moi je vous baptise avec de l'eau ; mais il vient, celui qui est plus fort que moi. Je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses sandales. Lui vous baptisera dans le vent et le feu ». Comme tout le peuple se faisait baptiser et qu'après avoir été baptisé lui aussi, Jésus priait, le ciel s'ouvrit. L'Esprit Saint, sous une apparence corporelle, comme une colombe, descendit sur Jésus, et il y eut une voie venant du ciel : « Toi, tu es mon Fils bien-aimé ; en toi, je trouve ma joie ».

L'image est simple ; elle est redoutable. Pour séparer le grain de la balle, les paysans prenaient une pelle ; il lançait une pelletée de qui avait été moissonnée. Le grain, lourd se mettait en tas, tandis que la balle légère était emportée de côté par le vent. Ce tri était efficace ; on gardait précieusement le grain et on brûlait la balle. Image du jugement : les justes vont dans la maison de Dieu tandis que les autres vont brûler en enfer. Jugement donc par le vent et par le feu ! Jean-Baptiste emploie cette image quand il annonce l'imminence du jugement et quand il donne le moyen de prévenir le châtement éternel. Il invente le baptême. L'évangile nous annonce cela comme une bonne nouvelle puisque « tout le peuple » allait se faire baptiser dans le Jourdain. C'est alors qu'il y eut une surprise.

Jean annonçait le « plus fort » car il restait dans la logique de la toute-puissance divine. Or celui qui vient est un homme parmi les autres. Il est dans la foule de ceux qui viennent se faire baptiser. Plus encore, cet homme est un homme de prière, non pas de la prière de routine, mais celle où la présence de Dieu est au plus intime de notre cœur. L'évangile de Luc précise que c'est pendant sa prière que les cieux s'ouvrent ; ce n'est ni une catastrophe, ni un cataclysme, mais la venue de l'Esprit saint. Le mot « Esprit » est employé dans les Écritures pour dire autre chose que la puissance ou la force ; il désigne ce qui est à l'intime de la conscience, la présence à soi, l'intelligence, la réflexion, la profondeur et la largeur de la vie intime. Cet Esprit a été donné aux prophètes et aux sages. Il était promis au Messie en plénitude. C'est cet Esprit qui est donné à cet homme parmi les hommes.

Il a donc un bouleversement des images du jugement par le feu et donc mise à l'écart de toute intelligence et raideur intransigeante.

Lorsque Luc écrit son évangile, cet homme est bien connu. C'est Jésus ! Il sait que sa vie a été guidée par cet Esprit. Sa vie fut consacrée à des actes de bonté : guérir les malades et les esprits asservis ; réconcilier les pécheurs avec leur Dieu ; libérer des étroitesse et des préjugés... Ainsi à la lumière de l'action de celui qui a reçu l'Esprit au jour de son baptême, s'est manifesté un autre visage de Dieu différent de celui que promouvait encore Jean-Baptiste. Cette nouveauté n'est pas insolite. Elle était dans l'espérance du peuple élu selon ce que disait le prophète Isaïe. L'envoyé prend la figure du « bon pasteur », celui qui porte la brebis malade pour la conduire au bercail, celui qui va chercher la brebis perdue (Isaïe 40,11). C'est donc à bon droit qu'il porte le nom de Jésus qui signifie Dieu-sauve. C'est dans la reconnaissance de cet accomplissement que Paul écrivait que si nous sommes sauvés ce n'était pas à cause de nos « bonnes œuvres », mais à cause de sa miséricorde (1 Tite 3,7).

Dominicaines des Tourelles, dimanche 10 janvier 2016
Jean-Michel Maldamé